

Christian Rosset / 9 avril 2025 / Livres, Poésie, Terrain vague

Terrain vague (41) – Musique, etc. (*correspondances, utopies critiques, notations, révolutions*)



© Christian Rosset.



Atmospherics de Jon Hassell, traduit par Maxime Bisson, aux Éditions Allia, est un petit livre superbement illustré et maqueté, se proposant de tisser, de manière chronologique, comme un « mix » de *journal et commentaire* discographique : une exploration par lui-même de l'univers de ce trompettiste et compositeur américain (1937-2021) que pour ma part, je ne connais que de manière lacunaire, appréciant en premier lieu l'aspect minimaliste de son exploration des frontières sonores où le souffle a un rôle primordial, où l'attention au timbre est au plus vif, où le silence n'est pas occulté en tant que matière à création. Écrivant ses lignes, j'écoute son superbe disque de reprises, *Fascinoma*, et y prend grand plaisir : « Sur ce disque, écrit le trompettiste, je me retrouve totalement dans un aspect de la musique à la fois fondamental et irréductible : la beauté du son. » Autrement dit : sa *magie*. Je me souviens d'avoir découvert le nom de Jon Hassell associé à celui du Pandit Prân Nath, et à ceux

de La Monte Young et Terry Riley (il l'a été aussi à ceux de Stockhausen, dont il a été brièvement l'élève, et de Brian Eno – toujours cette pratique du grand écart qui n'interdit pas une authentique cohérence). Je continue ma lecture d'*Atmospherics* : « Pendant deux ou trois ans [nous sommes dans les années 1970], je n'ai rien joué d'autre que le rāga "Tilang", en cherchant d'abord à fixer ces oscillations sur l'embouchure de ma trompette avant de les projeter dans l'instrument en soufflant de manière à me donner l'illusion de chanter du bout des lèvres, en essayant de ne pas jouer du clairon. [...] Au même moment, mon vieux chien bien-aimé, pauvre bête, est mort à presque vingt ans. Pendant l'enregistrement [de son premier disque, *Vernal Equinox*, 1977], sous l'effet des champignons, je me revois très clairement lui parler, lui dire au revoir, dans le morceau "Blues Nile", ainsi nommé en sa mémoire, car il avait vraiment l'allure d'un chien égyptien. Et parce que j'avais le blues. » Voilà qui donne le ton. Voilà qui nous enchante.

J'écoute maintenant un enregistrement plus tardif (2009). La musique est « planante », étirée en diable, l'harmonie et subtile et l'esprit de variation est clairement à l'œuvre. On pense que ça ne va pas s'arrêter – c'est cela qui est bien. Même si l'on peut être aux antipodes de cet « état d'esprit », il est possible, et même recommandé, de le partager, le temps d'oublier cette vieille affaire du temps mesuré (le fait qu'on est loin de cet « état », en temps ordinaire). Jon Hassell : « La vie [...] est pleine d'abstractions – de choses que l'on ne peut ni voir, ni toucher ou goûter, mais auxquelles nous donnons collectivement le pouvoir de gouverner nos vies. Des lignes qui n'existent que sur le papier et dans nos têtes. » Un peu plus loin, une citation de Baudrillard, puis une évocation des *Villes invisibles* d'Italo Calvino, sous conduit à adhérer encore davantage à *Atmospherics*, livre dans lequel on peut picorer çà et là, tout en faisant quelques recherches sur internet, déployant une forme de plaisir dénué de toute prétention : manière agréable d'attendre la tombée de la nuit, en faisant montre d'un éclectisme partageable : « La musique est invisible. C'est une expérience intérieure. [...] L'idée que je me fais du plaisir d'une écoute profonde implique de s'en remettre à un paysage intérieur qui relève de l'indicible, qui est kaléidoscopique, qui réfracte toutes les choses qui vous ont déjà fait vibrer... »

Jon Hassell, *Atmospherics*, avril 2025, Éditions Allia, 128 pages, 12€